

2021 / 02 / 14



الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية  
République Algérienne Démocratique et Populaire  
وزارة التعليم العالي و البحث العلمي

Ministère de l'Enseignement Supérieur  
et de la Recherche Scientifique

Ecole normale supérieure "El Gaid Salah-Bou-Saâda"  
Département de langue française

Module  
Sémiologie

Présenté par :  
Dr : BENDAOU Mohamed Lamine

Année universitaire  
2020-2021

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية  
République Algérienne Démocratique et Populaire  
وزارة التعليم العالي و البحث العلمي

Ministère de l'Enseignement Supérieur  
et de la Recherche Scientifique

Ecole normale supérieure "El Gaid Salah-Bou-Saâda"  
Département de langue française

Module  
Sémiologie

Présenté par :  
Dr : BENDAOU Mohamed Lamine

Année universitaire  
2020-2021

# Ecole Nationale Supérieure – El Gaid Saleh Bou Saâda

## Département de français

### Cours de sémiologie (3<sup>ème</sup> année)

Par Dr. Bendaoud Mohamed Lamine

#### *Plan du cours :*

INTRODUCTION.....	3
I) INTRODUCTION A LA SEMIOLOGIE.....	4
1. SIGNE/ SYSTEME DE SIGNES / CODE .....	4
2. SEMIOLOGIE ET COMMUNICATION HUMAINE .....	6
3. LE SIGNE EN SEMIOLOGIE.....	7
4. DIFFERENCES ENTRE POLYSEMIE, METAPHORE ET CONNOTATION :.....	13
II) SEMIOLOGIE DE LA COMMUNICATION ET SEMIOLOGIE DE LA SIGNIFICATION .....	17
III) LA SEMIOTIQUE TEXTUELLE DE F.RASTIER .....	21
IV) GLOSSAIRE DE SEMANTIQUE INTERPRETATIVE (DE FRANÇOIS RASTIER).....	27
V) LA SEMIOTIQUE DU RECIT DE JULIEN GREIMAS.....	30
VI) SEMIOLOGIE DE L'IMAGE .....	45
VI)Référencesbibliographiques.....	52



## Introduction

De-Saussure, le père fondateur de la linguistique moderne, parlait au début du vingtième siècle de la nécessité qu'il y ait une science nouvelle qui s'occuperait de l'étude de tous les systèmes de signes et qu'il appellera la Sémiologie.

Cette discipline devrait même inclure la linguistique étant donné que la langue n'est, en fin de compte, qu'un système de signes parmi tant d'autres systèmes qui permettent d'engendrer de la signification (De-Saussure CLG 1972).

En réalité, le terme sémiologie en soi n'était pas tout à fait nouveau car il était déjà connu dans le domaine de la médecine ; il s'agit d'un module qui est enseigné jusqu'à nos jours dans les facultés de sciences médicales. En fait, c'est la science qui s'intéresse aux signes révélateurs de maladies ou plus précisément, les symptômes qui accompagnent une maladie. Par exemple : avoir la fièvre accompagnée d'un écoulement nasal pourraient être les signes d'une grippe ou d'un rhume. Nous avons bien employé ici le conditionnel « *pourraient être* » (ce qui exprime une éventualité, une possibilité) et cela pour des raisons que nous expliquerons plus loin dans ce cours.

Sur le même modèle, De Saussure voulait une science qui s'intéresserait aux signes qui s'organisent en systèmes et qui sont susceptibles de révéler ou de générer du sens.

## I) Introduction à la sémiologie

Dans un premier temps faire une petite initiation aux concepts de base liés à la sémiologie :

### 1. Signe/ système de signes / code

Dans cette section, nous n'allons pas définir le signe (il est encore tôt pour cela), mais nous tenterons juste d'expliquer la différence fondamentale qu'il y a entre *un ensemble de signes* et *un système de signes*.

En fait, ce dernier n'est autre que le *code* que nous trouverons dans le célèbre schéma de la communication de Roman Jakobson.

Le système de signes ou le code est un élément indispensable pour pouvoir communiquer et se faire comprendre. Il permet l'encodage du message par le destinataire dans un code qu'il doit nécessairement partager avec le destinataire afin que ce dernier puisse décoder ce qu'il vient de recevoir. Si cette condition n'est pas remplie, le message ne passera pas et on ne pourra pas, du coup, parler de communication dans ce cas. Par exemple : si vous parlez en arabe à un Allemand qui ne s'y connaît pas, il ne va pas pouvoir comprendre ce que vous dites car il n'a pas ce code (la langue arabe) qui lui permet de décoder votre message. De même, si vous écoutez des enregistrements de conversations entre le pilote d'un avion et la tour de contrôle de l'aéroport, vous n'allez certainement rien comprendre et ce même si vous maîtrisiez très bien l'anglais ; pourquoi ? Parce qu'ils parlent dans un code, autre que la langue anglaise, et auquel vous n'êtes pas initiés ; ils emploient ensemble des signes et des expressions que seuls les gens formés pour cela puissent comprendre.

Certes, le code le plus sollicité dans la communication humaine c'est bien la langue. Toutefois, comme nous le verrons tout au long de ce cours, cette dernière est loin d'être le seul code employé dans la communication humaine et ce qu'elle soit volontaire ou involontaire (nous y reviendrons là-dessus). En effet, même en ayant recours à la langue dans nos échanges verbaux (conversations par exemple), souvent, d'autres signes (non linguistiques) viennent s'y superposer et apporter leur part de signification. Certains systèmes de signes sont plus moins universels ou naturels tels que les mimiques, la gestuelle, l'attitude, etc. D'autres, peuvent être plus ou moins le produit de la société ou de l'activité humaine (Exemple : statut des interlocuteurs, uniformes, etc.). Dans certains autres cas, ces systèmes

de signes peuvent être le pur et simple produit de l'activité intellectuelle humaine tels que les codes symboliques, certains codes pratiques tels que le code de la route, etc.

Maintenant qu'on sait que le code n'est autre que le système de signes qui permet d'encoder et de décoder le message, la question qui se pose, qu'est-ce qui différencie un système de signes d'un ensemble de signes ?

Pour illustrer cela, nous allons recourir à un exemple peu commun qui à trait à un domaine qui pourrait même vous surprendre, mais qui, à notre sens, illustre le mieux cette notion de système ; il s'agit là de la mécanique automobile. Prenons l'exemple du moteur de la voiture ; nous savons tous qu'il est composé de plusieurs pièces (plus ou moins connues) : pour ne citer que les pièces maîtresses, nous allons dire qu'il comprend un bloc moteur contenant le vilebrequin et les pistons, une culasse qui organise le mouvement des pistons et un carburateur qui alimente le tout en carburant et en air. Pour que le moteur tourne (et par conséquent que la voiture roule), il faut que le carburateur alimente les pistons de carburant et d'air afin que ces derniers fassent tourner le vilebrequin qui fera tourner à son tour les roues de la voiture, donc c'est un mouvement synchronisé collectif - qui met en action l'ensemble des pièces simultanément - qui transforme l'énergie fossile (l'essence par exemple) en un mouvement (énergie cinétique). Toutefois, si on met l'ensemble de ces pièces détachées dans un même endroit (dans un même carton par exemple) et qu'on mette à côté du carburant, est ce que ça va tourner ? Bien évidemment non, pourquoi ? Parce que l'ensemble des pièces qui sont détachées (mais mises côte à côte) ne forment pas un système où tous les éléments sont *interconnectés* et s'entraident pour créer du mouvement, mais rien qu'un ensemble de pièces mises dans un même endroit sans aucune interconnexion entre elles.

La notion de système ainsi expliquée s'applique parfaitement à ce que nous entendons par système de signes. Les signes qui forment un système n'agissent pas de manière indépendante ou isolée, mais plutôt de manière synchronisée et collective. D'ailleurs, De Saussure l'explique très bien quand il nous fait comprendre que la langue n'est pas l'ensemble des mots qu'on trouve dans le dictionnaire, car pris isolément, ces mots n'ont pas de sens par eux même, mais ils n'ont de sens que par opposition les uns par rapport aux autres. Par exemple : le mot *lion* n'a pas de valeur significative en lui-même et par lui-même, mais il la prend du fait qu'il est différent de *tigre* et des autres *félins*, il est également différent de *chèvre* et à un autre niveau, différent de *camion*, et ainsi de suite. En fait, les relations que le mot *lion* entretient avec les autres mots du français sont en nombre infini et à chaque fois qu'un

nouveau mot apparaît dans la langue française (un néologisme par exemple ou un emprunt) il entrera dans cette matrice où tous les mots (les signes) sont interconnectés.

C'est à ce réseau de relations dans le système que chaque mot (*signe* plus précisément) doit sa valeur. Les signes ont un rôle à jouer dans le système ; ils n'existent que par le système et pour le système, jamais de manière isolée ou indépendante.

## 2. Sémiologie et communication humaine

Quand on parle de communication ou plus simplement d'échange de messages ou d'informations entre humains, la première chose qui nous vient à l'esprit c'est bien les échanges verbaux. Or, la langue est loin d'être le seul code qui nous permet de se faire comprendre ou d'échanger des messages. D'ailleurs, même dans les échanges verbaux, la langue est souvent accompagnée par d'autres systèmes de signes qui contribuent à faciliter, voire à accélérer, les échanges d'informations entre les interlocuteurs (*la gestuelle, les mimiques, le ton, l'attitude, etc.*)

A cela, nous devons rajouter d'autres signes (systèmes de signes) qui peuvent être présents, souvent de manière passive, mais qui ont leur influence sur l'interprétation du message (exemple : les habits tels que les uniformes ou les tenues traditionnelles, le statut social, les apparences socioculturelles [exemple : *voiture de luxe, collier en diamant.*], etc.).

Cela dit, et même si on revient à la langue elle-même, nous allons réaliser que même les mots et les expressions qu'on emploie forment eux aussi, à des niveaux plus profonds, des codes à part entière. En fait, la langue, ou plus exactement les signes de la langue, sont liés à une certaine réalité (*principalement des objets, des représentations, des considérations socio-culturelles, etc.*). Et étant donné que ces derniers sont loin d'être vides de signification, ils auront certainement leur part d'influence sur la réception et l'interprétation du message.

Donc, ce que nous considérons comme étant le seul et unique code présent dans une communication verbale (la langue), se trouve à son tour étayé et accompagné par d'autres codes qui se superposent à lui et que les initiés peuvent très clairement distinguer.

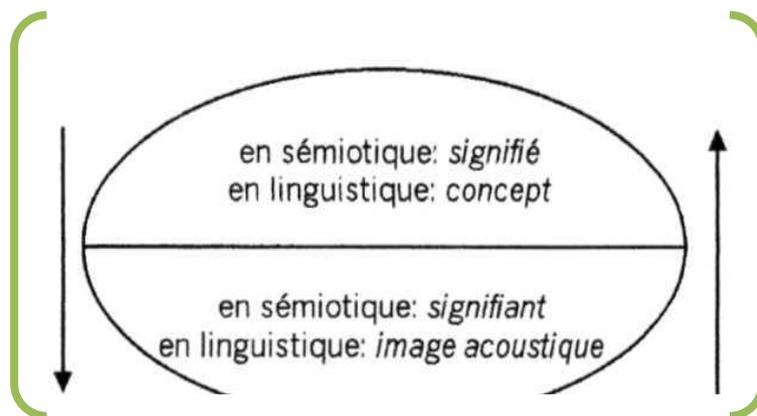
### 3. Le signe en sémiologie

Selon les auteurs, plusieurs acceptions du signe ont été mises en avant. Nous citerons ici celles qui sont les plus répandues, et du coup, les plus attestées dans la littérature en relation avec la sémiologie :

#### a. Le signe chez De Saussure

Même si dans son CLG De Saussure ne fait pas dans la sémiologie au sens propre du terme, il était toutefois le premier à évoquer cette notion de sémiologie qu'il considérait comme la science qui devrait s'intéresser à la vie des signes au sein de la vie sociale (CLG). Partant de là, sa théorie du signe linguistique, et même si elle ne tenait pas compte de tout ce qui est extralinguistique, elle avait été toutefois d'un grand impact sur l'évolution des études de signes par la suite.

Nous devons donc reconnaître que De Saussure a eu le mérite de pouvoir décortiquer le signe en deux entités fondamentales indissociables ; c'est-à-dire d'associer à un signifiant (Sa) un signifié (Sé) ce qui était révolutionnaire à cette époque. La figure suivante illustre parfaitement la représentation que se faisait De Saussure du signe.



**Fig1. Schéma du signe saussurien**

## b. Le signe chez Peirce

Charles Sanders Peirce (1839 - 1914) est un sémiologue et philosophe américain. Il est considéré avec Ferdinand de Saussure comme l'un des deux pères de la sémiologie (ou sémiotique) moderne, ainsi que l'un des plus grands logiciens de cette ère.

Pour lui, toute pensée s'effectue à l'aide de signes. Un signe peut être représenté sous forme d'une triade :

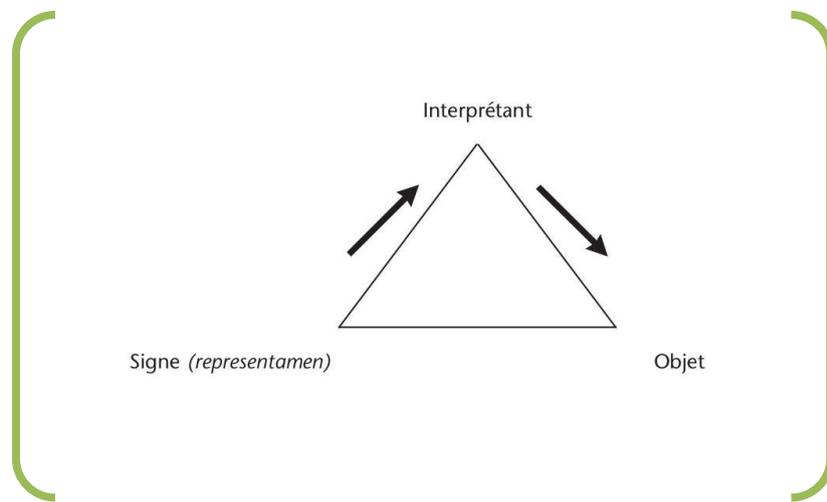
- un *representamen* (le signe matériel)
- dénote un *objet* (un objet de pensée)
- grâce à un *interprétant* (une représentation mentale de la relation entre le *representamen* et l'objet).

Le *representamen* est premier (une pure possibilité de signifier), l'objet est second (ce qui existe et dont on parle), mais ce processus s'effectue en vertu d'un interprétant (un troisième élément qui dynamise la relation de signification).

L'interprétant est lui aussi un signe susceptible d'être interprété à nouveau, et ainsi indéfiniment.

Par exemple si l'on parle d'un chien, le mot « chien » est le *representamen* ; l'objet est la réalité désignée par ce mot, donc le chien ; et le premier interprétant est la définition que nous partageons de ce mot : le concept de chien. Ce premier rapport, Peirce le nomme le "fondement" (ground) du signe.

Le processus sémiotique peut alors se poursuivre : à partir de ce signe, je peux me représenter mentalement un certain chien, dont je vous parlerai ensuite, faisant naître en votre esprit d'autres interprétants, jusqu'à l'épuisement réel du processus d'échange (ou de pensée, qui est un dialogue avec soi-même).



**Fig2. Le signe selon Ch. Peirce**

Charles Sanders Peirce établit une classification où les signes sont distingués en fonction du type de relation qui existe entre le signifiant et le référent (ou objet). Un signe peut renvoyer à son objet selon une relation causale, analogique, ou conventionnelle. Suivant cette logique, le signe est appelé respectivement un *indice*, une *icone* (sans accent circonflexe) ou un *symbole*.

**La typologie de signes chez Peirce : *indice*, *icone* et *symbole***

- *L'indice* : un signe renvoie à son objet de manière *indicielle* lorsqu'il est relié comme un symptôme (relation causale) à son objet. L'indice est un signe immédiat ; il n'y a pas de code, de réflexion, ou de mentalisation. Le signe existe dans la nature tel quel. Il ne représente pas la chose ou le phénomène, il les manifeste en propre, naturellement. Ainsi, de la fumée est l'indice de la présence de feu, un coup frappé à la porte est l'indice d'une visite, une trace dans la neige est l'indice du passage d'un animal. Dans une conversation, les intonations, les regards, la posture constituent une couche indicielle.
- *L'icone* : un signe renvoie à son objet de façon *iconique* lorsqu'il ressemble (relation analogique) à son objet. Par exemple, le portrait d'une personne est l'icône de cette personne, le sentiment produit par l'exécution d'un morceau de musique est l'icône de ce morceau de musique (exemple : *les quatre saisons* de Vivaldi) et une maquette est l'icône d'un bâtiment construit ou à construire.

Même si l'icone est souvent un signe plus ou moins à perception visuelle, il se peut toutefois que ce soit par le canal auditif que ces signes sont perçus, exemple : les

onomatopées, ou parfois même olfactif (certains parfums qui imitent la nature : citron, bois, etc.). A un niveau encore plus poussé, les analogies peuvent même ne se faire que sur le plan mental.

- Le symbole : un signe renvoie à son objet de manière *symbolique* lorsqu'il renvoie à son objet en vertu d'une loi (relation conventionnelle). Le symbole ne ressemble pas à son objet. Le panneau « sens interdit » ne dit rien. Un mot de passe, la colombe, un billet de banque, les mots de la langue sont des symboles. La règle symbolique peut avoir été formulée *a priori*, par convention, ou s'être constituée *a posteriori*, par habitude culturelle.

Toutefois, pour ce qui est du symbole, nous devons préciser que l'existence d'une histoire derrière la création d'un symbole ne justifie pas pour autant que ce dernier ait une quelconque motivation. Par exemple ; derrière le symbole de la colombe qui désigne la paix, il y a certes une histoire, mais cela n'empêche pas que la relation entre le *signe* (colombe tenant un brin d'herbe dans son bec) et la *réalité désigné* (la paix) soit tout à fait arbitraire et purement conventionnelle. D'ailleurs nous ne sommes pas obligés de connaître l'histoire de ce signe pour comprendre qu'il s'agit bien du symbole de la paix.

## **Le stéréotype**

A ceux-là, on doit au moins rajouter un autre type de signe non moins important étant donné qu'il est omniprésent dans presque toutes les formes de communications ; il s'agit là du signe *stéréotype* (ou cliché) qui est un signe qui s'apparente au signe symbole. Il s'agit en fait d'un signe qui a un sens initial prédéfinis, mais qui à force d'être employé de manière répétée avec une autre acception, il finit par endosser cette dernière et en devenir étroitement lié. Exemples de stéréotypes : Afrique/ *pauvreté, sous-développement*, etc. Allemagne/ *intelligence, technologie*, etc. Un autre stéréotype, cette fois-ci de la culture algérienne : le mot «El- kursi (la chaise) », avec le temps est devenu étroitement lié à l'idée du pouvoir, mais également de l'opportunisme.

## **Le signal**

Pour dire simple, le signal est considéré comme étant un signe ne nécessitant pas un effort d'abstraction, mais c'est plutôt comme un stimulus provoquant une certaine réaction ou réponse. L'exemple le plus en vue est celui de la sirène d'alarme annonçant un danger. La réponse naturelle à ce stimulus est bien évidemment de se protéger du danger éventuel (par exemple : incendie, bombardement, etc.). Cela pourrait même avoir des incidences physiologiques sur nos corps (montée d'adrénaline, battement de cœurs, etc.).

### **c. Le signe chez Umberto Eco**

Comparée à la typologie Peircienne des signes qui se base sur la relation entre le signe et la réalité désignée, celle d'Eco se base plutôt sur la nature et l'origine du signe lui-même.

Selon L. Guillemette et J. Cossette (dont les idées représentent l'essence de cette section du cours), Eco eut recours à une classification où il distingue des signes artificiels et des signes naturels. Cette classification s'affinera par la suite pour que les signes deviennent des signes-fonctions dans sa typologie des modes de production sémiotique.

#### **1. Les signes artificiels**

Selon Eco, les signes artificiels se divisent en deux classes : (1) les signes produits explicitement pour signifier ; (2) les signes produits explicitement comme fonction.

##### **1.1. Les signes produits explicitement pour signifier**

À leur origine se trouve toujours un émetteur (homme ou animal). Ils sont émis consciemment par quelqu'un, sur la base de conventions précises et dans le but de communiquer quelque chose à quelqu'un.

##### **1.2. Les signes produits explicitement comme fonction**

Cette classe existe en raison de la tendance actuelle de la sémiotique, qui veut que « dès qu'il y a société, tout usage est converti en signe de cet usage » (Eco, 1988 : 45). On inclut par conséquent les objets dans cette classe de signes, que ce soit les productions architecturales,

les vêtements, les meubles, les moyens de transport, etc. Ces objets renvoient à une fonction première, mais aussi seconde. De même, il y a des signes mixtes.

#### **a) Les signes à fonction première**

L'objet peut renvoyer à une fonction première, primaire : « s'asseoir » dans le cas d'une chaise, « se déplacer » dans le cas de l'automobile, « s'abriter » dans le cas d'une maison, etc.

#### **b) Les signes à fonction seconde**

L'activité de signification est davantage marquée par les caractéristiques sémiotiques de l'objet. La voiture Rolls-Royce laquée à l'or (et qui coûterait une fortune) est tellement associée à la richesse, au prestige et au luxe qu'à sa fonction première de moyen de locomotion. Sa fonction de déplacement se trouve ainsi reléguée au second plan. Il en va de même de la chaise, en bois massif sculpté orné de velours et d'incrustations de pierres précieuses qu'on appelle « trône », pour laquelle l'aspect royal prend le pas sur la fonction première. « Dans certains cas, la fonction seconde prévaut ainsi au point d'atténuer ou même d'éliminer entièrement la fonction primaire » (Eco, 1988 : 46).

#### **c) Les signes mixtes**

La majorité des objets d'usage quotidien possèdent à la fois ces deux fonctions. Si l'uniforme de policier a pour fonction première de protéger et couvrir le corps, il signifie aussi « appartenance à un corps policier » (fonction seconde) et permet de distinguer si le corps policier en question est, pour donner l'exemple du Québec, municipal, provincial ou fédéral.

### **1.2.1. Les signes naturels**

Les signes naturels se divisent en deux classes : (1) les signes identifiés avec des choses ou des événements naturels ; (2) les signes émis inconsciemment par un agent humain.

#### a) Les signes identifiés avec des choses ou des événements naturels

Ils proviennent d'une source naturelle et n'ont, à leur source, aucun émetteur humain. Pour que ces signes signifient, même s'ils sont naturels, ils doivent pouvoir être décodés grâce à un apprentissage préalable de l'individu qui s'y trouve confronté. La nature est aussi « un univers de signes » (Eco, 1988 : 16). Par exemple, la position du soleil indiquera l'heure qu'il est, un amoncellement de nuages gris signifiera la venue prochaine d'un orage, etc.

#### b) Les signes émis inconsciemment par un agent humain

Ces signes sont sans émetteur *intentionnel*. Ils sont émis de façon non consciente et non délibérée par un humain. Par exemple, le médecin décodera, grâce aux taches sur la peau de son patient, que celui-ci a une maladie au foie. L'inverse est impossible : le patient ne peut pas délibérément faire apparaître ces signes (ici des symptômes) sur sa peau pour signifier sa maladie. Cette classe comprend aussi les symptômes psychologiques, les comportements et dispositions, les indices raciaux, de classe, d'origine régionale, etc.

#### 4. Différences entre polysémie, métaphore et connotation :

Avant de nous lancer de plein pied dans la sémiologie, nous avons estimé qu'il serait très utile de mettre au clair certaines notions afin de ne plus confondre les choses par la suite.

En fait, la polysémie (diversité de sens) relève du domaine de la linguistique. Le sens (au sens sémantique) d'un mot donné est déterminé par l'ensemble du syntagme. De plus, les différents sens d'un mot polysémique sont donnés à priori et doivent figurer dans les dictionnaires. Par exemple :

- 1) Le directeur *monte* l'escalier (escalader)
- 2) Le mécanicien *monte* un moteur (assembler)
- 3) Omar monte *un* piège (comploter)

Ou encore :

- 4) Le garçon *tient* un livre (détenir)

- 5) La voiture *tient* la route (adhérer)
- 6) La mayonnaise *tient* bien (avoir une certaine texture)

Un peu pareil à la polysémie, la métaphore agit de la même manière sauf que là, ce n'est pas du domaine de la sémantique, mais c'est plutôt l'usage qui en détermine le sens. D'ailleurs, un apprenant qui comprend très bien les mots d'une langue étrangère peut ne pas saisir forcément le sens d'une métaphore où ces mots viennent s'insérer.

Par ailleurs, certaines métaphores peuvent avec le temps prendre la forme d'expressions idiomatiques où seuls les locuteurs ayant accès à la culture de cette langue peuvent en saisir le sens ; exemples : « *ce film est un véritable navet* » (un très mauvais film), « *la connexion est bidon ces jours-ci* » (mauvaise, de qualité médiocre), etc.

Pour ce qui est de la connotation elle (sens connoté), le sens n'est pas donné à priori ; elle ne peut être déduite qu'en faisant des associations d'inférences selon différents facteurs entourant la production de l'énoncé (*voir cours antérieurs sur l'énonciation*) tels que le cotexte, le contexte spatio-temporel, les interlocuteurs, la culture de chacun, etc. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle, elle ne peut jamais être donnée d'avance. La connotation n'est en réalité pas un sens qu'un mot ou une phrase puissent avoir, mais plutôt des allusions, une évocation de quelque chose qui n'est pas délibérément dite pour une raison ou pour une autre (in absentia).

Parmi les connotations qu'une expression ou un mot puissent avoir, on a les présupposés et les sous-entendus (déjà vus) :

Exemples :

- 7) *Le français n'est plus la première langue en Algérie.*

Cet énoncé présuppose dans un premier temps que le français était la première langue en Algérie, et dans un deuxième temps, cela sous-entend (supposons que c'est un ministre français qui le dit à des députés français) que les Français doivent se débrouiller pour freiner ou empêcher cette dégringolade de leur langue en Algérie étant donné les intérêts culturels, économiques et politiques qui vont avec.

8) *Tu es en retard cette fois-ci.*

L'énoncé ci-dessus présuppose que « *d'habitude tu es à l'heure* », mais il peut sous-entendre également que « *que tu as intérêt à ne pas trop en abuser sinon tu vas acquérir une mauvaise habitude* ou encore *tu commences à ne pas être très sérieux* ».

Bien sûr, une connotation n'est jamais préétablie, elle n'est jamais donnée d'avance car elle dépend de plusieurs facteurs contextuels, entre autres, le cadre spatio-temporel, la culture de chacun, le savoir, etc.

Dans certains autres cas, la connotation peut être beaucoup plus nuancée, subtile. Pour ce faire, l'effort d'abstraction individuel est capital. Là on peut dire qu'on est en plein dans la sémiologie de la signification.

Exemples :

- Le mot rouge (mais aussi en tant que couleur) peut avoir différentes connotations selon la situation (paramètres dessus-cités : contexte, registre de langue, culture, etc.). le rouge peut connoter aussi bien le danger que le sang, l'interdiction, l'amour, la colère, la révolution, le communisme, etc.
- La couleur qu'on associe à la mort dans la culture occidentale est le noir, tandis que chez les Noirs Africains, c'est le blanc qui comprend cette connotation.

Il est très fréquent également que les signes aient une signification *symbolique* qui n'est pas donné d'avance. Dans ce genre de situations, il serait indispensable de connaître le fonctionnement de ces codes symboliques pour pouvoir en tirer profit. Exemples : *l'eau, la terre, la mollesse* : symboles de la féminité ou encore : *l'air, les cieux, le sec, la fermeté* : symboles de la virilité, etc.

**Activité** : quels connotations peut-on dégager de l'énoncé suivant :

*Pour sortir répondre à l'officier qui braquait sa mitrailleuse 49 sur son mari, Fatma avait hâte de mettre son foulard qui cachait à peine le tatouage bizarre sur son front.*



## II) Sémiologie de la communication et Sémiologie de la signification

Tout d'abord, et avant d'aller plus loin dans l'explication, on doit savoir que même si les deux notions dessus-citées puissent nous paraître très distinctes, il faut toutefois savoir que cela reste dans le sillage des appellations qui ont été faites par les spécialistes. Des appellations qui témoignent beaucoup plus de deux tendances plutôt que de deux disciplines différentes. En fait, les deux sémiologies ne s'excluent pas, mais bien au contraire, elles se complètent. On peut dire aussi que la sémiologie de la signification est un prolongement naturel de la première. La sémiologie de la signification peut être qualifiée de « la discipline qui a poussé le signe au-delà de ses limites telles que connues jusque-là par ceux qui prônaient la singularité et la stabilité du *signifié* (Sé) du signe (linguistique ou non) ».

C'est en France que ces deux courants connaissent leur essor, influencés par F. de Saussure. La sémiologie de la communication s'est forgée autour de linguistes comme Georges Mounin et Luis Prieto. Elle s'attache exclusivement aux systèmes de signes créés dans l'intention de communiquer (comme le Code de la route), définissant ainsi son champ d'étude mais aussi ses propres limites. C'est la sémiologie de la signification qui, sous l'égide de R. Barthes, entend dépasser ces limites. Car un signe ne se réduit pas à ce qu'il communique intentionnellement. Au-delà de la seule dénotation (ou sens propre : jeudi 12 dénote une date), un signe peut véhiculer une multitude de connotations (signifiés seconds : vendredi 13 dénote une date et connote la superstition). Du coup, le champ d'investigation de la sémiologie devient immense. Dans *Mythologies*, recueil d'articles publié en 1957, R. Barthes fait la part belle aux connotations, analysant les « mythes » de son époque, ces stéréotypes socioculturels catalyseurs d'idéologies (le *Guide bleu*, la Citroën DS, la publicité pour lessive...). Epinglant à loisir la « *petite bourgeoisie* », sa lecture critique et politique du monde contemporain ne manqua pas de séduire les esprits libertaires de mai 1968. Pour R. Barthes « *il n'y a de sens que nommé* », et toute signification, même celle d'une image, passe nécessairement par le filtre de la langue. Un postulat de taille en vertu duquel la sémiologie est à ses yeux une partie de la linguistique, renversant ainsi la proposition de F. de Saussure. En 1964, dans son article « Rhétorique de l'image » (*Communications*, n° 4), il pose les fondements d'une sémiologie de l'image, en analysant une publicité pour les pâtes Panzani : la consonance du nom (strate linguistique), la photographie de spaghettis, de tomates, d'oignons et de poivrons (strate iconique) et les couleurs vert, blanc et rouge (strate chromatique) sont autant d'éléments porteurs de la connotation « d'italianité ». Or l'argument de vente est

trompeur, car ces pâtes sont bel et bien françaises. Par la suite, la sémiologie appliquée au message publicitaire connaîtra un essor croissant dans le monde de l'entreprise.

Maintenant, afin de pouvoir nuancer un peu plus cela, on est obligé de faire un petit détour en arrière, là où la linguistique connaissait ses premières théories à propos du signe. De Saussure nous disait que la langue est une forme et non pas une substance. Autrement dit chaque langue donne une forme particulière à la réalité et en fait un découpage original, ce qui veut dire que chaque langue donne une forme particulière aux différentes réalités qu'elle désigne. Tout le monde sait que par exemple : nous avons « stylo » en français, mais « sayaal » et « kalam » en arabe (deux mots alors que c'est un seul mot qui rend les deux réalités en français). Ou encore l'exemple des couleurs ; là où on a « wardi » en arabe (dialectal algérien plus spécialement), nous avons « rose/ mauve/ et violet ».

L. Hjelmslev en partant de là, va approfondir davantage les choses de manière plus conséquente. En fait, il prétend que chaque partie du signe est elle-même dotée d'une forme et d'une substance. Le signifiant qu'il va appeler « *expression* » et le Signifié qui est le « *contenu* » ; chacun d'eux est doté d'une *forme* et d'une *substance*. Ce qui est essentiel dans cette relation *expression (Sa)/ contenu (Sé)* c'est plutôt leur deux formes et non pas leur substance qui est d'ailleurs universelle. La substance des *Sa* et des *Sé* est universelle et communes à toutes les langues, ce qui est original et propre à chacune de ces langues c'est bien la forme de l'expression et aussi la forme du contenu. En voici un exemple à titre illustratifs :

Prenons par exemple le mot « *la femme* » et comparons-le avec son équivalent en arabe, à savoir « *el maraa* » ou encore la comparaison *Dieu/ Allah* :

	Forme [f a m]
Expression	
	Substance [f], [a], [m].
<i>La femme</i>	
	Forme [humain, féminin, adulte, séduction, charme, émancipation, tendresse, etc.]
Contenu	
	Substance : toutes les qualités et tous les défauts que peut avoir la femme dans la réalité.
	Forme [elmaraa]
Expression	
	Substance [e], [l], [m], [a], [r].
<i>El maraa</i>	
	Forme [humain, féminin, adulte, pudeur, vulnérabilité, tendresse, charme, etc.]
Contenu	
	Substance : toutes les qualités et tous les défauts que peut avoir la femme dans la réalité.

D'après cette petite comparaison, on voit bien que c'est la forme qui fait la différence et non pas la substance (la matière de la réalité si on peut le dire). Rappelons-le ; le signe est une représentation de la réalité et non pas la réalité en soi.

Nous avons fait tout ce détour en arrière pour vous amener à bien comprendre pourquoi Roland Barthes disait que la signification d'un signe, le plus souvent, ne se limite pas à ce qu'il dénote comme sens, que le Sé « *l'image conceptuelle/ ou mentale* » dont nous parlait De Saussure qui le représente comme quelque chose de stable, reste tout de même une notion floue, mais surtout que la signification est construite sur place (elle n'est jamais toute faite) selon, la langue, la culture, les circonstances, la conjoncture, l'idéologie, les finalités et les objectifs du message en soi (publicité, propagande, forme artistique, etc.) et bien d'autres paramètres. Les signes (linguistiques ou non) sont porteurs de plusieurs significations connotés, non dites, dites implicitement de manière intentionnelle ou non. Des significations que nous dégageons par inférences le plus souvent. Des fois même nous les acceptons sans que l'on ne se rende compte (à voir l'exemple des pattes Panzani donné par Barthes dans son article sur l'image). Du fait; des signes comme « *femme/maraa, Dieu/ Allah.* » ou même des objets tels que « *voiture, stylo, habits, etc.* » peuvent être très riches en connotations socioculturels, idéologiques et autres.

### III) La sémiotique textuelle de F.Rastier

#### A) Les classes sémiques :

Nous avons déjà vu avec L. Hjelmslev comment le sens puisse avoir une forme et comment cette forme du contenu fait la différence entre des mots synonymes ou des mots soi-disant équivalents dans des langues différentes. F. Rastier, dans sa tentative de concevoir une sémantique textuelle, va exploiter cela de manière très pratique :

#### 1. Le sème :

Est la plus petite unité de signification. Exemple : pour femme, nous avons les sèmes [+animé/ +humain/ + féminin / + tendresse / +vulnérabilité, etc.]. Chacun des traits mentionnés est un sème.

#### 2. Le sémème :

L'ensemble des sèmes réunis est appelé sémème. Il correspond en quelque sorte au signifié de F. De Saussure. Quand un mot est composé de plusieurs morphèmes, chaque morphème aura son propre sémème.

#### 3. Sème générique et sème spécifique :

##### 3.1 Le sème générique :

Pour ce qui est de ce cas nous avons trois types. Chaque type renvoie le sémème dans une classe sémantique.

- a) Le sème macro-générique : est un sème de grande généralité tels [animé/ humain/concret/ abstrait, etc.]. Quand il est partagé par plusieurs sémèmes, il constituera une classe qu'on appelle « *une dimension* ».
- b) Le sème méso-générique : est un sème moins général. Il détermine « *le domaine* » auquel appartiennent des sémèmes. Par exemple : si on prend les objets : cuillère, couteau, kalachnikov. Nous allons trouver qu'ils appartiennent à une même dimension

(objets concrets), mais à deux domaines différents qui sont « *cuisine* » pour les premiers, et « *militaires* » pour le dernier. Même chose pour les mots *femme*, *lion*, *dauphin* et *scorpion*. Ils appartiennent à une même dimension « *animé* », mais à deux domaines différents ; « *humain* » pour le premier et « *animal* » pour les autres.

- c) Le sème micro-générique : il inclut le sémème dans une classe qu'on appelle *taxème*. C'est une classe sémantique moins générique que le domaine. Par exemple : si on reprend l'exemple ci-dessus, nous verrons que *lion* et *dauphin* sont « *des mammifères* » alors que *scorpion* est un « *insecte ovipare* ».

### 3.2 Le sème spécifique :

Est un sème qui permet de distinguer des sémèmes appartenant au même taxème. Prenons l'exemple des mots *cuillère* et de *couteau*.

les deux sémèmes auront les sèmes suivants :

- sème /couvert/ (microgénérique, appartenance à un taxème)
- sème /alimentation/ (mésogénérique, appartenance à un domaine)
- sèmes /concret/, /inanimé/ (macrogénériques, appartenance à des dimensions)

Mais aussi, ils diffèrent de par les sème spécifiques /*pour puiser*/ de *cuillère* opposé au sème spécifique /*pour couper*/ de *couteau*.

Remarque :

Cette hiérarchie des classes n'est jamais posée à priori, elle est plutôt instable et proportionnelle et elle dépendra surtout des données textuelles. Les dimensions correspondent souvent aux thèmes généraux d'un texte (ou d'une image, film, etc.) tels que *amour/haine*, *lumière/obscurité*, *vie/mort*, etc. les classes inférieurs gravitent autour de cette thématique générale. Nous voyons plutôt que cette hiérarchie permet surtout de nuancer les *isotopies* présentes dans le texte et non pas à titre restrictif. Par exemple :

*Christine*, *Joëlle*, *Paul* et *Pierre* peuvent appartenir tous à la dimension « *Humain/ou personnes en relation avec la vie universitaire, etc.* ».

Christine et Joelle au domaine « *femme ou féminité* », Paul et Pierre à « *masculin ou virilité* ». Comme taxème Christine peut appartenir à « *enseignant* » alors que Joelle à « *étudiant* ».

Comme sème spécifique Christine pourrait avoir « *dame* » alors que Joelle « *demoiselle, fille, etc.* ».

## **B) Typologie sémique selon F. Rastier**

Nous avons vu les définitions du sème et du sémème. Il faut maintenant apporter certaines précisions qui découlent du point précédent sur les classes.

### **1. Sèmes génériques et sèmes spécifiques**

(dans la présentation, on utilisera souvent les abréviations **sg** et **sp** pour les désigner)

Le **sème générique** marque l'**appartenance** du sémème à une classe sémantique : il peut être **microgénérique** (relatif à un **taxème**), **mésogénérique** (relatif à un **domaine**), **macrogénérique** (relatif à une **dimension**) .

Le **sème spécifique** marque l'**opposition** du sémème à un ou plusieurs sémèmes de la classe (en principe le taxème) à laquelle il appartient.

Ainsi 'couteau' et 'cuillère', de par leur appartenance au même taxème //couvert//, ont le **même** sème microgénérique /couvert/ et s'opposent par les sèmes spécifiques /pour couper/ vs /pour puiser/.

L'opposition générique/spécifique est donc relative à son ensemble de définition (classe) et cet ensemble de définition n'est pas forcément donné en langue (*a priori*), il peut (doit) souvent être construit à partir de l'examen du texte.

Il convient de ne pas assimiler la spécificité d'un sème à une restriction de généralité. Tout ce qu'il faut voir pour l'instant est que les sèmes spécifiques disjoignent des sémèmes qui sont par ailleurs conjoints par un ou des sèmes génériques communs

En outre, **spécifiques** ou **génériques**, les sèmes peuvent être **inhérents** ou **afférents**.

### **2. Sèmes inhérents et sèmes afférents**

Selon F.Rastier, le **sème inhérent** est défini comme « sème que l'occurrence hérite du type, par défaut : par ex. /noir/ pour 'corbeau' ». Cette variété de sème est définitoire du type. Cela signifie que si, dans un texte, vous voyez l'occurrence de 'corbeau' – et s'il n'y a pas de contre-indication contextuelle du genre 'corbeau blanc' – ce terme a pour **si** /noir/. Mais le contexte peut imposer une valeur atypique ; aucun sème inhérent n'est donc manifesté en tout contexte.

Pour les **sèmes afférents**, la définition initiale est gardée, mais il est noté que ces sèmes sont associés au type sans avoir de caractère définitoire au même titre que les sèmes inhérents : ce sont des valeurs prises dans l'occurrence par des attributs facultatifs du type ; ils ne sont pas hérités par défaut, **mais doivent être actualisés par une instruction contextuelle**. Par exemple, le sème /péjoratif/ n'est pas définitoire de 'corbeau', mais il peut être actualisé dans une expression comme « un corbeau de mauvais augure » : on dira alors que, du fait du contexte « de mauvais augure », il est afférent (actualisé) dans 'corbeau'. Ces sèmes afférents ont un caractère périphérique par rapport aux sèmes inhérents et ils dépendent de normes sociales différentes du système de la langue.

On parle également à un autre égard de **sèmes afférents socialement normés (sasn)** qui sont des sèmes attribués aux mots (unités lexicales) selon des conventions sociales tacites préalablement établies (souvent des signes stéréotypés ou à titre symbolique). Par exemple : le sème [tendresse] pour *femme*, [virilité, force] pour *cheval* ou encore [courage et bravoure] pour *El-Árbi Ben M'hidiet*[Tyranie] pour *Hitler*.

Enfin, on distingue une autre sorte de sèmes afférents, lesquels ne dépendent pas de relations paradigmatiques entre classes (et du rapport type-occurrence), mais résultent uniquement de **propagation** de sèmes en contexte. On parlera de **sèmes afférents contextuels (sac)** : ce n'est pas le rapport entre types et occurrences qui est mis en jeu, mais uniquement le rapport entre occurrences dans le contexte. Ces sèmes ne sont pas représentés dans le type lexical, mais sont propagés dans l'occurrence par le contexte au moyen de déterminations ou de prédications. Par exemple, dans l'expression : « *interdit aux chiens et aux Chinois* » le sème [+animal] est passé à « Chinois » par contagion contextuelle). [...]

### 3. Isotopies

L'isotopie sémantique, plus particulièrement, est un « effet de la récurrence syntagmatique d'un même sème » (FR, 94) ; l'itération de ce sème identique (dit « sème isotopant ») induit

des relations d'équivalence entre les sèmes qui l'incluent et on peut ainsi établir des isotopies. On reconnaît là quelque chose d'analogue aux principes et à la constitution des **champs lexicaux**. Les deux démarches présentent de fortes analogies : elles reposent sur une analyse sémantique différentielle et la constitution d'ensembles sur une base sémantique et non morphologique, adoptent une présentation paradigmatique d'un phénomène syntagmatique, visent à une certaine exhaustivité dans les relevés. Mais, l'étude par les champs lexicaux est fondée sur des catégories générales, un peu *a priori*, et non sur une typologie des classes, contextuelles notamment; ce type de méthode ne repose pas sur une typologie sémique (pas de distinction entre générique et spécifique, elle-même tributaire de la notion de classe, ni entre inhérent et afférent – cf. plus haut dans la typologie) ; l'étude du rapport des sémantismes y est confiée au commentaire où entrent en jeu les considérations morpho-syntaxiques de mise en relation. Néanmoins, la méthode des champs lexicaux, par les qualités d'observation, d'analyse et de raisonnement qu'elle exige, par les questionnements même qu'elle soulève, est une première étape fort importante pédagogiquement et théoriquement qui prépare à l'analyse isotopique.[...].

Nous savons maintenant que *l'isotopie* est le sème isotopant (réunissant plusieurs sèmes), et comme les sèmes doivent à leur tour, être hiérarchisés (générique vs spécifique), les isotopies, elles aussi doivent suivre de manière à ce que l'on ait des isotopies hiérarchisées (classées de manière graduelle) selon les sèmes qui les constituent.

Il ne faut pas confondre toutefois la classification sémique des sèmes proposée par F. Rastier avec l'approche traditionnelle du champ lexical. Les deux approches se ressemblent certes, mais l'approche des champs lexicaux est fondée surtout sur des catégories générales et ne tient pas compte de la typologie des classes. Elle ne tient pas compte non plus des sèmes contextuelles et contextualisées qui ne sont pas contenus dans les mots mais plutôt générés par le contexte (au sens large du terme) de par l'interaction entre plusieurs éléments textuels et même extratextuels (situation d'énonciation avec tous les paramètres qui en découlent).

Les sèmes isotopants ne sont pas obligatoirement indépendants des autres isotopies qui peuvent se former dans un texte. Il se peut qu'un sème isotopant soit lui-même inclus (avec l'ensemble du sème) dans une autre isotopie et ce parfois même à des niveaux hiérarchiques différents. Donc, la relation entre les sèmes est plutôt dynamique et non pas obligatoirement statique. Exemple : *Christine* peut aussi bien figurer dans l'isotopie « *féminité* » que dans l'isotopie « *rébellion* ». *Un cheval* peut également figurer aussi bien

dans l'isotopie « *guerre* », de par son rôle, que dans l'isotopie « *virilité et force* » de par sa symbolique.

#### **4. Symbole, indice, icone et signes stéréotypés vs sème inhérent SI, SASN, ASN et SAC**

La typologie des signes établie par Ch. Peirce n'est en aucun cas la contre-partie de la typologie sémique de F. Rastier. Il s'agit juste de deux approches différentes, deux angles de vue où les priorités descriptives ne sont pas les mêmes.

Peirce se focalise sur la nature même du signe et de sa relation avec la réalité qu'il désigne, alors que pour Rastier, le focus est mis sur l'organisation et l'émergence des sèmes dans ces signes même. Par exemple, un SAC sème afférent contextualisé ne peut jamais être défini à priori car il ne se construit qu'une fois actualisé dans un texte.

Les signes indices et les signes icone sont eux aussi très difficiles à caser dans une catégorie sémique particulière. Par exemple, bien que le terme *arme à feu* puisse avoir *la mort et le désastre et le mal* comme sèmes inhérent, ils peuvent également dans d'autres cas, exprimer la liberté, la dignité (comme SASN), voire l'honneur parfois (comme SASN).

Les signes stéréotypés sont souvent des sèmes afférents SASN : gazelle =>*beauté et élégance*/ poupée =>*beauté* (contexte algérien), el-kursi =>*lepouvoir*, etc.

Les symboles sont également très souvent des sèmes SASN, mais attention ! Cela n'est pas une règle. Le sème ne se définit pas par lui-même, c'est à nous de les dégager et de juger de leur nature. Donc, on ne doit aucunement s'étonner de trouver un *symbole* qui aurait un sème *inhérent* ; exemple : *Hitler* =>*Tyrannie* (certes il y a la convention sociale qui avait attribué ce sème à la personne d'Hitler, mais ce sème a tellement collé à cette personnalité qu'il en est devenu inhérent et ce aux yeux même des plus fanatiques adeptes de son idéologie. En aucun cas on peut séparer la personne d'Hitler du sème Tyrannie.). Ici, on ne parle que de signification et d'émergence du sens (des sèmes). Cela n'a rien à voir avec l'analyse objective des vérités historiques qui est l'apanage des spécialistes en la matière.

#### IV) Glossaire de sémantique interprétative (de François Rastier)

**Actualisation** : opération interprétative permettant d'identifier un sème. (Héritage pour les sèmes inhérents, occurrence pour les sèmes afférents, activation pour les sèmes afférents socialement normés SASN, et propagation pour les SAC sèmes afférents contextuels.).

**Assimilation** : se produit en présence de contrastes sémantiques forts. Exemples : dans l'expression « *des fous, des femmes et des fainéants* », le mot *femme* va prendre la connotation négative des deux autres termes.

**Connexions** : relations entre deux sémèmes appartenant à deux isotopies génériques différentes :

- **Métaphorique** : établie entre sémèmes lexicalisés ; telle qu'il y ait une relation d'incompatibilité entre au moins un de leurs traits génériques et une relation d'identité entre au moins un de leurs traits spécifiques. Exemples :

Entre la *gazelle* et *Fatima*, il peut y avoir comme sème spécifique commun « *l'élégance* » pourtant, ils sont différents pour ce qui est des traits génériques [+humain] vs [-humain]. On peut dire la même chose pour les termes *blanc* vs *pureté*, qui sont différents au niveau des traits génériques [+concret, etc.] vs [+abstrait, etc.] mais qui ont des traits spécifiques en commun [+clair, +propre +sain, etc.].

- **Symbolique** : à partir d'un sémème lexicalisé on puisse en sémantiser un autre. Exemple : dans l'expression « *l'ours a terrassé l'aigle* » ou « *les fennecs ont eu raison des éléphants* », les sémèmes lexicalisés *ours* et *aigle* évoquent des autres qui sont absents (in absentia), il ne s'agit en fait que de la *Russie* et des *USA*.

Dans le deuxième exemple, il ne s'agit de rien d'autre que de l'équipe nationale de football et de l'équipe de Côte d'Ivoire.

Nous voyons bien que les sémèmes des mots *ours* / *Russie*, *aigle* / *USA*, *fennec* / *Algérie* et *éléphants* / *Côte d'Ivoire* n'ont rien de commun comme traits.

On peut dire la même chose pour ce qui est de *l'eau* comme symbole de féminité ou le *ciel* comme symbole de virilité.

**Dissimilation** : se produit en présence de contrastes sémantiques faibles. Le plus souvent, c'est l'actualisation de deux sèmes différents dans un même sémème ou deux sémèmes synonymes. Exemple : « *gagner sa vie à la perdre* », ou encore « *pour avoir un sou il faut un sou* ».

Dans la première expression, le mot *vie* acquiert deux acceptions différentes, plutôt met en opposition deux sèmes différents pour le même sémème : *la matérialité vs la spiritualité*. Si on veut paraphraser, on dira que « *celui qui se dépense pour amasser les biens matériels de la vie perdrait sa spiritualité et son âme* ». Donc une *vie* matérielle gagnée et une *vie* spirituelle perdue. Dans la deuxième expression, le *sou* signifie tantôt la *pauvreté* tantôt la *richesse*. En d'autres termes : « *si tu es pauvre, tu resteras pauvre* ».

**Entour** : ensemble des phénomènes sémiotiques associés à une suite linguistique ; plus généralement, des éléments non-linguistiques ; exemple : cadrage de l'image, couleurs, effets acoustiques, etc.

**Interprétation** : assignation d'un sens à une suite linguistique. Elle est conditionnée par des opérations cognitives ou ce que l'on appelle un parcours interprétatif. Deux types d'interprétations :

- *Intrinsèque* : ne tient compte que des sèmes inhérents et afférents actualisés dans une suite linguistique.
- *Extrinsèque* : produit des sèmes non actualisés dans la suite mais plutôt actualisés par activation ou propagation (SASN et SAC).

**Molécule sémique** : groupement de sèmes (souvent spécifiques) plus ou moins stables , solidaires et co-récurrents (apparaissent ensemble). Exemple : dans l'image de « *la forteresse du commandement militaire qui, du haut de la montagne, surplombe le village en bas* ». Nous trouvons deux groupements de sèmes de part et d'autres. D'une part, la molécule sémique [Virilité] : forteresse [Roide (en pierre)], en position supérieur [haut], [vertical], [domination (surplombe)], [pouvoir et force (militaire)], etc. Tous ces sèmes revoient ensemble à la virilité.

D'autre part, nous avons la molécule sémique [la féminité] : terres [féminin] agricoles dans l'horizon [mollesse, humidité et fertilité], plat [horizontale], [bas], etc. des sèmes renvoyant tous à la *féminité*.

## V) La sémiotique du récit de Julien Greimas

Pour ce qui est de la sémiotique narrative de Julien Greimas, nous devons en amont préciser que, pour des raisons de clarté, nous avons repris de manière foncière l'analyse qui a été faite par Dirk de Geest (2003), l'auteur néerlandais qui semble avoir dit l'essentiel sur l'oeuvre de Greimas.

Selon ce dernier, Greimas avait bien précisé dans son article "Sémantique", publié dans le premier volume de *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas & Courtès 1979) ce qu'il entend par signification et théorie du sens. La sémantique, pour lui, doit répondre à "trois conditions importantes au moins". Elle doit être tout d'abord *généralisante* et être conçue "sous la forme d'investissements progressifs du contenu". A côté de cela, elle ne peut pas se limiter au niveau purement taxinomique des significations lexicales juxtaposées, mais aborder également la dimension *syntagmatique*. Enfin, elle doit être *générale*, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas se réduire au niveau d'un corpus spécifique, fût-il aussi large que le langage naturel, mais qu'elle doit offrir la possibilité d'analyser une grande variété de systèmes sémiotiques. Cette triple caractérisation montre bien quelle est la nature profonde du projet structuraliste greimassien. Greimas croit foncièrement en la construction algorithmique (cf. la dimension générative) de la sémantique/sémiotique, qui s'appuie entre autres sur la différenciation hiérarchique de plusieurs niveaux. Corollairement, il insiste non moins sur les ambitions universelles de la théorie dont le caractère général dépasse toujours la spécificité de certaines situations et de certains médias. Il va sans dire qu'une telle démarche laisse entièrement de côté les facteurs contextuels et subjectifs.

Le succès et la popularité de la sémiotique greimassienne auprès des théoriciens de la littérature et de la culture sont le produit direct de ces hypothèses fondamentales (l'impact de cette théorie sémiotique a été telle qu'on n'a pas tardé à parler d'une "Ecole de Paris"). L'étude résolument scientifique des processus de signification ne pouvait pas ne pas fasciner les chercheurs en littérature, déçus par la critique impressionniste toujours en vigueur dans les universités des années 60 où les notions de "paraphrase" et d' "évaluation" subjective tenaient souvent lieu de seul outil méthodologique. C'est avec une telle approche normative et idiosyncratique que la sémiotique de Greimas a permis de rompre. En effet, ce que vise le projet de Greimas est l'exploration de structures autrement plus générales. De plus, Greimas semblait pouvoir garantir l'objectivité scientifique des analyses, qui devenaient par-là vérifiables et généralisables. La formalisation à laquelle Greimas va vite recourir (et qu'il

emprunte en partie à la linguistique de Chomsky, mais aussi à la phonologie et à la logique), est généralement considérée comme un grand atout de son système. Elle va permettre pendant un certain temps de laisser intact le rêve de percer finalement "les" caractéristiques essentielles de "la" littérature. Enfin, force est aussi de constater que dès ses premières publications Greimas ne se contente pas de réfléchir à partir d'exemples fabriqués pour les besoins de l'analyse, mais s'attaque à des énoncés réels, dont certains lui viennent même de la littérature. Certains disciples de Greimas se sont d'ailleurs spécialisés dans l'étude des processus de signification dans les seuls textes littéraires.

Ce glissement progressif d'une théorie sémantique à une démarche d'inspiration plus sémiotique -où la construction du sens au niveau des structures linguistiques du mot et de la phrase est élargie à une recherche sur la composition sémantique d'un texte- est du reste déjà visible dans le développement même de *Sémantique structurale*.

### **1. Le schéma actantiel**

Selon Dirk de Geestoujours, les derniers chapitres du livre dessus-cité, qui abordent la dimension narrative des textes, ouvrent encore davantage l'objet de l'analyse. Dans le sillage des analyses de Propp sur le conte et de Lévi-Strauss sur le mythe, Greimas essaie de décrire la structure profonde globale des textes narratifs. Dans sa *Morphologie du conte*(1928), qui traitait d'un ensemble de contes de fées russes, Propp avait découvert qu'il était possible de définir le genre au moyen d'une séquence de 31 "fonctions" successives (les unes obligatoires, les autres facultatives) et d'un nombre limité de "dramatis personae". Malgré leurs mille et une différences apparentes, les contes de fées obéissent bel et bien, à un niveau profond, à un seul et même schéma de base, qu'il est possible de généraliser jusqu'à une certaine hauteur. Chez Greimas, les fonctions de Propp subissent une réduction draconienne à quelques fonctions de base fort abstraites. L'idée fondamentale est que la plupart des contes peuvent être ramenés à la structure suivante: "acceptation, respectivement rupture d'un contrat", le héros s'efforçant ensuite d'accomplir dans le réel l'état des choses jugé souhaitable. Décrit de manière à la fois plus économique et plus généralement applicable, le parcours narratif devient la réalisation d'un contrat qui amène le protagoniste à subir plusieurs épreuves afin de se montrer digne de son rôle de sujet proprement dit. Parallèlement, le grand nombre de personnages spécifiques de Propp se voit réduit à trois paires d'actants fonctionnels-syntactiques. La synthèse de cette approche est donnée par le célèbre "schéma acantiel", qui s'est imposé bien au-delà des seuls milieux sémiotiques:

destinateur	sujet	destinataire
adjuvant	objet	opposant

Le facteur essentiel est l'axe reliant le sujet à l'objet et qui représente pour Greimas l'axe du *désir*. La dynamique narrative naît de l'expérience d'un certain manque et du désir subséquent ressenti par le sujet d'acquérir un objet de valeur (soit concret, soit abstrait). Le deuxième axe, celui du destinateur et du destinataire, est celui de la *communication*. La plupart du temps, le destinateur est un émetteur qui charge un sujet d'acquérir un objet pour le remettre ensuite au destinataire approprié. Le troisième axe est celui du *pouvoir* et de la lutte. La fonction de l'adjuvant consiste à aider le sujet dans ses efforts d'acquérir l'objet, alors que l'opposant a pour tâche de faire obstacle à la réalisation de ce désir. Bien entendu, le schéma actantiel permet qu'un même "acteur" assume plusieurs rôles actantiels. Inversement, il arrive aussi que plusieurs personnages représentent en fait le même actant. Enfin, il est également possible qu'un acteur change de rôle actantiel au cours du récit, surtout lorsque l'on a affaire à des structures narratives complexes où plusieurs trajets narratifs se laissent distinguer.

Le seul fait qu'il soit toujours question de schéma "actantiel" et de rôles "actantiels", montre bien que Greimas n'opte pas pour une conception classique du personnage comme "être de papier", mais pour une approche éminemment fonctionnelle. Les actants sont en quelque sorte des rôles sémantiques, des fonctions "vides" qui peuvent être remplies de manière très variée dans le contexte discursif qui est le leur. Ce n'est qu'au niveau de la composante discursive -qui examine la couche lexicale et les structures thématiques d'un texte- qu'il devient possible d'analyser comment les actants se concrétisent en acteurs tangibles munis de propriétés particulières. L'absence systématique du terme conventionnel de personnage illustre également la méfiance de Greimas (et de bien d'autres structuralistes) à l'égard de toute lecture anthropomorphe. En effet, les actants/acteurs ne sont pas nécessairement représentés par des personnes individuelles, mais peuvent prendre la forme d'instances collectives, fonctionnant en groupe (l'armée, les apôtres), d'animaux (le renard, l'oiseau d'or), de choses (une baguette magique, des bottes de sept lieues) ou même de notions abstraites (le vent, l'honneur, l'amour, l'ordre social).

Cela dit, Greimas n'a peut-être pas eu le temps de rentabiliser de façon optimale son élaboration *théorique* du schéma actantiel, malgré quelques amorces dans le

*Dictionnaire* (qui est moins un dictionnaire qu'une encyclopédie). De même, il n'a jamais poussé à leur terme les changements d'accents qu'il n'a cessé d'apporter à son schéma. Le lecteur doit donc parcourir l'œuvre, elle-même un rien fragmentaire et composée de nombreuses études de cas, en vue d'en faire sa propre synthèse, s'il n'est pas obligé d'interroger de manière indirecte les réflexions de Greimas même sur les textes d'autrui. Le recueil *Du sens. Essais sémiotiques* (1970, 1983) et le livre *Maupassant. La sémiotique du texte* (1976), lecture exemplaire d'une nouvelle de Guy de Maupassant, restent à cet égard des textes clés.

## 2. La séquence narrative

Reprenant une idée d'*Anthropologie Structurale* (Lévi-Strass 1958), Greimas pose que tout récit classique est fondé sur une opposition fondamentale, laquelle peut ou non être résolue au cours de la narration. La dynamique fondamentale d'un récit classique résulte donc d'un certain manque (soit aliénation, soit perturbation), qui fait que l'harmonie (le contrat ou l'ordre) se voit menacée dans son existence même. Dans une lecture de type *syntagmatique*, il importe dès lors de décrire l'enchaînement logique et chronologique des actions à l'aide des opérations et des mécanismes ayant conduit à la résolution des oppositions articulées. Le point de départ d'une telle analyse est l'observation que la situation inaugurale et clausulaire d'un récit ou d'une séquence narrative se reflètent souvent de certaines façons. Au début du récit le héros s'en va, et à la fin il rentre de ses déambulations. Ou au début le protagoniste est pauvre et célibataire, pour se retrouver riche et marié à la fin. Greimas constate en d'autres termes qu'au cours des événements il s'opère une inversion des contenus de la signification, un terme initial se métamorphosant en le terme *contraire*, ou pour le moins *contradictoire* (voir infra pour quelques détails sur le "carré sémiotique"). Aussi les événements peuvent-ils être décrits comme autant de transformations d'une situation initiale en une situation finale. A la base de ces transformations se trouve un sujet-opérateur, qui peut ou non coïncider avec le sujet d'état.

De manière générale, Greimas établit une distinction entre deux types d'énoncés qui sont à la base de toute structure narrative. D'une part les *énoncés d'état*, d'autre part les *énoncés de faire*. En principe, de tels énoncés n'apparaissent pas littéralement dans un texte spécifique. Les énoncés manifestes et les segments narratifs concrets peuvent cependant, être construits sans trop de difficultés par une lecture un peu théorique, sur le modèle de l'opposition

parfaitement admise en structuralisme entre structure de surface et structure profonde sous-jacente.

L'énoncé d'état désigne une relation statique entre un sujet (le sujet d'état) et un objet (qui peut être une propriété ou une compétence) relié à ce sujet. Comme le montrent des phrases comme: "Il est grand", "Il possède une cruche pleine d'écus" ou "il vit", cette relation peut être décrite comme l'attribution d'un prédicat statique à l'aide du verbe copule "être" (éventuellement aussi le verbe "avoir"). Il est essentiel de bien se rendre compte que sujet et objet ne peuvent pas être définis indépendamment l'un de l'autre, comme des entités autonomes, mais que leur valeur est fonction de leur relation réciproque. Le sujet est par définition "celui qui veut acquérir l'objet", alors qu'inversement l'objet peut être défini comme "ce que le sujet veut acquérir". A l'intérieur de la catégorie actantielle d'objet, on fait ensuite une distinction supplémentaire entre objets de valeur concrets (de l'argent, une femme...) d'une part et objets modaux plus abstraits (l'honneur, la richesse, l'amour, l'identité) d'autre part. Mais il est important de voir que le sujet de pareils énoncés est un sujet d'état et non pas un sujet-opérateur proprement dit.

Dans *Sémantique structurale*, cette relation entre sujet et objet est nommée "désir". Plus tard, la terminologie greimassienne devient plus abstraite et parle de "jonction", soit un axe sémantique qu'il est possible de scinder en conjonction ( $\wedge$ ) ou présence versus disjonction ( $\vee$ ) ou absence. Ainsi Greimas peut-il opposer deux types d'énoncés d'état: les conjonctions ( $S \wedge O$ ) et les disjonctions ( $S \vee O$ ). Dans un texte concret, ces catégories peuvent être manifestées de bien des manières différentes. Dans le cas d'une disjonction, on peut par exemple penser à une perte ou à un décès, mais non moins à une renonciation ou à un éloignement géographique.

Les énoncés de faire par contre désignent un "faire" ou un "devenir". Leur contenu n'est pas une relation statique, mais un événement dynamique où s'accomplit une certaine transformation, la transition d'un état initial à un état final. Dans une lecture théorique, ces deux états, l'initial et le final, peuvent être construits comme deux états opposés. Et puisqu'il n'existe que deux types de jonction, il n'existe logiquement que deux types d'énoncés de faire, que la sémiotique greimassienne nomme respectivement, selon le résultat final obtenu, des "transformations conjonctives" ou des "transformations disjonctives". Schématiquement, cette opposition peut être visualisée comme suit:

transformation conjonctive  $F(S1) \Rightarrow [(S2 \vee O) \rightarrow (S2 \wedge O)]$   
 transformation disjonctive  $F(S1) \Rightarrow [(S2 \wedge O) \rightarrow (S2 \vee O)]$

Comme l'indique telle représentation formalisée, toute transformation a comme base un sujet-opérateur (S1 dans le schéma), lequel ne doit pas coïncider forcément avec S2, le sujet d'état. Les deux sujets peuvent bien sûr coïncider (comme il arrive dans le cas d'une transformation conjonctive telle que n"conquérir" ou "s'approprier"), mais cela est tout sauf une nécessité (dans le cas d'une transformation disjonctive comme "se séparer de" ou "perdre", les deux sujets ne coïncident pas). Evidemment, les exemples donnés ne représentent pas des phrases réelles, ce sont au contraire des reformulations théoriques de telle ou telle situation narrative. Parfois, cette reformation métalinguistique pose du reste de vrais problèmes. Prenons par exemple la phrase "Il est fou". Selon l'idéologie du texte, une telle phrase aura tantôt un sens positif (comme une conjonction  $S \wedge O$ , O étant ici la folie) et tantôt un sens négatif (comme une disjonction  $S \vee O$ , O étant ici la raison). Il est parfaitement envisageable que dans tel texte, par exemple d'inspiration romantique, la folie apparaisse comme un objet positif, digne d'être poursuivi, alors que dans tel autre elle s'avère une maladie horrible à éviter coûte que coûte.

A l'aide de ces concepts fondamentaux, il devient possible de concevoir le récit standard comme une séquence de quatre phases (chacune d'elles comprenant plusieurs sous-programmes narratifs), qui s'enchaînent de manière plutôt chronologique et qui de toutes façons se présupposent logiquement l'une l'autre.

La phase cruciale est évidemment celle où intervient le sujet-opérateur pour réaliser la transformation visée (soit conjonction, soit disjonction), avec ou sans confrontation directe avec l'anti-sujet ou l'opposant: le héros vainc le dragon, la secrétaire se fait aimer de son patron, l'étudiant réussit un examen décisif. Greimas parle ici d'une phase de performance ou d'exécution principale, une phase qu'il circonscrit -au moyen des deux verbes fondamentaux "faire" et "être"- comme un *faire-être*, soit la réalisation effective de l'état de choses souhaité dans la réalité.

Toutefois, une telle action ne devient logiquement possible que dans la mesure où le sujet s'est préalablement donné pour tâche de chercher l'objet en question et de l'obtenir, s'il le faut en usant de force. Avant cette décision, sujet et objet ne sont en effet pas encore liés l'un à l'autre (ce qui implique qu'ils n'existent même pas en tant que rôles actantiels!). Cette

initiative du sujet a lieu durant la phase du contrat ou de la manipulation. A l'intérieur de cette phase de *faire-faire*, on peut distinguer deux composantes. D'un côté, il y a le *faire-savoir*. Le destinataire-émetteur informe le sujet virtuel -qui ne deviendra un sujet réalisé que dans la phase de performance, à travers l'acquisition de l'objet- de la nature comme de la valeur de l'objet recherché. Parfois il fournit également plus d'informations sur les missions à exécuter et sur les dangers qu'elles impliquent. De l'autre côté, mais parallèlement, il y a aussi le *faire-vouloir*, soit la tentative du destinataire -qui peut se réclamer de son pouvoir, promettre une récompense, recourir aux menaces...- de pousser le sujet virtuel à accepter le contrat. Bien entendu il est pensable aussi que le sujet se décide à agir sans l'intervention d'un tiers. Il fonctionne alors comme son propre destinataire.

Afin de remplir heureusement le contrat, il ne suffit pas que le sujet ait une connaissance initiale de sa mission. Encore et surtout faut-il qu'il dispose des compétences nécessaires à l'exécution de sa tâche. L'acquisition de ces savoirs et compétences a lieu durant la phase de compétence, la phase de *l'être-faire* qui prépare et rend possible l'action proprement dite. Au cours de cette phase, le sujet acquiert un certain nombre d'objets modaux qui doivent l'aider durant sa quête et son épreuve centrale. D'abord le *devoir* et le *vouloir*, soit les modalités qui le font comprendre l'importance de sa mission, et ensuite le *pouvoir* et les *avoir*. Tant qu'il n'a pas acquis ces quatre compétences, le sujet virtuel ne peut pas devenir sujet actuel. Souvent, la phase de compétence est située géographiquement dans une zone de transition (un lieu de passage) et elle se termine par l'acquisition d'un instrument (objet partiel ou adjuvant qui symbolise en quelque sorte les savoirs et compétences nouvellement acquis).

Le programme narratif se clôt enfin par la phase de sanction ou d'évaluation. Dans cette phase, le destinataire -rôle généralement absent au cours du récit de l'épreuve centrale-intervient de nouveau, cette fois-ci pour juger l'exécution du contrat. Il vérifie par exemple si la mission a été menée à son terme, si l'objet acquis correspond bien à celui dont on avait convenu et s'il a bien été remis au destinataire, ou encore si le sujet est bien celui dont il joue le rôle (car il est des sujets trompeurs, qui ne peuvent pas être reconnus comme les "vrais" sujets de la séquence narrative). Au coeur de cette phase se trouve donc l'évaluation de la valeur de vérité, qui est affaire d'*être-être*. L'ensemble se termine par la récompense ou la punition du sujet par le destinataire.

**Le schéma suivant résume l'ensemble de la séquence narrative** (comportant un ou plusieurs programmes narratifs):

phase de manipulation	phase de compétence	phase de performance	phase de sanction
destinateur-émetteur			destinateur-évaluateur
faire-savoir faire-vouloir	devoir-faire vouloir-faire pouvoir-faire savoir-faire	faire	
sujet (virtuel)	sujet (actuel)	sujet (réalisé)	sujet (reconnu)

Ce schéma révèle aussi une certaine symétrie entre la manipulation et la sanction d'une part, qu'il est possible de décrire comme des phases cognitives et où le destinateur joue un rôle important, et la compétence et la performance d'autre part, qui relèvent plutôt du faire pragmatique.

Il ne faut pas commettre l'erreur de penser que tout récit ou toute séquence narrative comportent toujours chacune de ces quatre phases ou que ces quatre phases se produisent toujours dans cet ordre-là. Il est parfaitement possible qu'au niveau de la manifestation une ou plusieurs des phases demeurent absentes. Dans ce cas, c'est à la lecture théorique de les reconstruire. De la même façon, il est possible qu'en fonction de certaines caractéristiques du récit ou de certaines conventions génériques, l'une ou l'autre des quatre phases soit fortement accentuée. L'approfondissement psychologique se fera bien entendu surtout à travers une élaboration détaillée des phases de compétence et de manipulation, alors qu'un texte accordant une grande place à l'action des personnages mettra surtout l'accent sur la phase de performance.

### **Le carré sémiotique de J.Greimas**

C'est la base théorique sur laquelle est édifiée la sémiotique greimassienne qui le pose en structure élémentaire de la signification. Il est fondé sur les opérations de l'esprit les plus simples qui sont la négation et l'assertion grâce auxquelles est formalisée la relation de

présupposition réciproque (coprésence) qu'entretiennent les termes primitifs d'une même catégorie sémantique. C'est le modèle constitutionnel de cette théorie.

A l'origine, deux termes S1 et S2 sont saisis intuitivement comme appartenant à une même catégorie sémantique (par exemple, S1 = masculin et S2 = féminin pour la catégorie du genre).

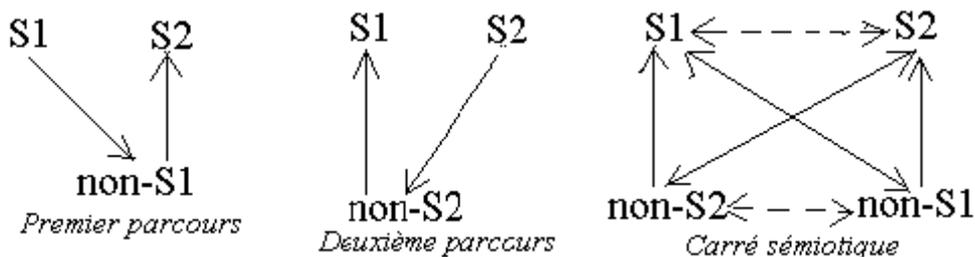
Conformément à l'attitude structuraliste la plus rigoureuse, la relation entre ces deux termes ne saurait résulter de ce qu'ils sont substantiellement mais de la ou des relations qu'ils contractent et qu'il convient de définir. Elle doit donc être construite comme relation de présupposition réciproque par des voies logico-sémantiques (masculin n'a de sens qu'en relation avec féminin et réciproquement). Pour cela on procède ainsi :

- partant de S1, supposé donner, on produit par négation son contradictoire non-S1 (non-masculin dans l'exemple) qui est un terme qui ne peut coexister avec S1. Ensuite on affirme non-S1, actualisant de ce fait une relation d'implication qui produit un nouveau terme S2 (féminin) qui entretient avec S1 la relation de contrariété.

- on procède de la même manière en partant de S2 :

S2 = féminin, non-S2 = non-féminin, S1 = masculin

alors on dit que les termes S1 et S2 constituent une catégorie sémantique, c'est-à-dire une réalisation de la structure élémentaire de la signification représentée par le carré qui réunit les deux parcours symétriques comme suit :



↔ est une relation de contradiction,

↔ une relation de contrariété,

→ une relation de complémentarité.

S1 ↔ S2 est l'axe des contraires

non-S1 ↔ non-S2 l'axe des subcontraires

S1 ↔ non-S1 le schéma positif

S2 ↔ non-S2 le schéma négatif

S1 ↔ non-S2 la deixis positive

S2 ↔ non-S1 la deixis négative

Dans la théorie greimassienne on considère que "ce schéma binaire, extrêmement puissant, permet d'indexer toutes les relations différentielles qui discriminent tout effet de sens" (A. Henault, 1983) et on le qualifie de "schéma constitutionnel" pour indiquer que c'est sa prolifération qui permettrait d'écrire les significations les plus complexes.

Une illustration du carré sémiotique nous est fournie dans le dialogue entre M. Jourdain et le Maître de Philosophie. Lorsque M. Jourdain pose les questions : "Il n'y a que la prose ou les vers ?", le Maître de Philosophie lui répond : "tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose" ce qui constitue le couple vers-prose en catégorie de l'expression par vérification des deux parcours constitutifs du carré sémiotique et vient justifier l'intuition de M. Jourdain sur le plan logico-sémantique.

## RÉSUMÉ :

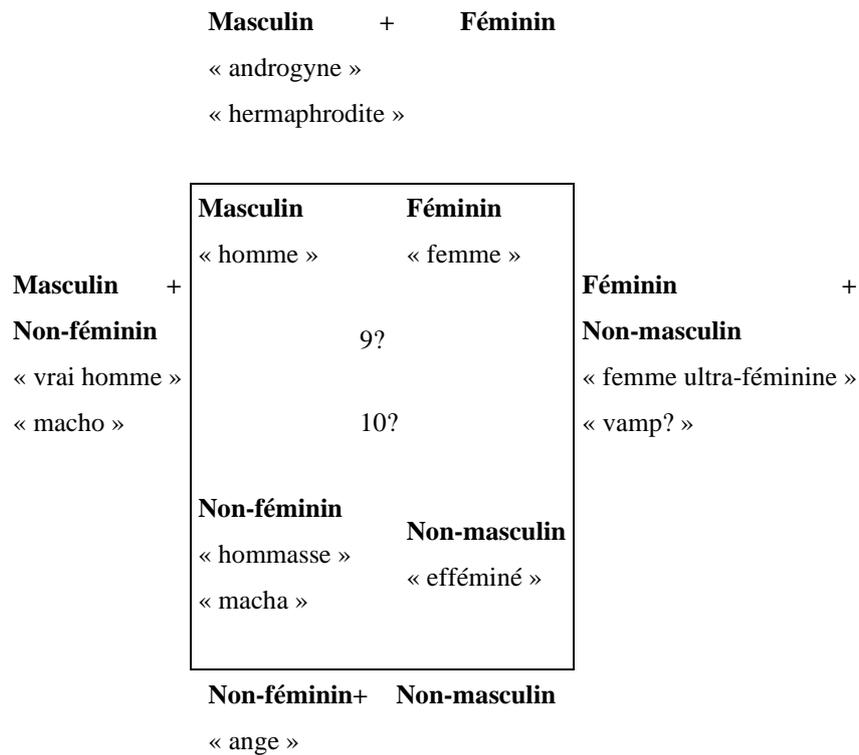
Développé par Greimas et Rastier, le carré sémiotique permet de raffiner les analyses par oppositions en faisant passer le nombre de classes analytiques découlant d'une opposition donnée de deux (par exemple, vie/mort) à quatre (par exemple, vie, mort, vie et mort : un mort-vivant, ni vie ni mort : un ange), huit voire dix.

Le carré sémiotique permet en effet de raffiner les analyses par oppositions en faisant passer le nombre de classes analytiques découlant d'une opposition donnée de deux (par exemple,

vie/mort) à quatre (par exemple, vie, mort, vie et mort : un mort-vivant, ni vie ni mort : un ange), huit voire dix. Voici un carré sémiotique vide.

**Exemple :**

Nous sommes maintenant en mesure de présenter un exemple de carré sémiotique rempli, et ce, à partir de l'opposition masculin/féminin :



**Application :**

Adaptons un exemple de Courtés (1991 : 152-154): dans *La bible*, relativement à l'opposition vie/mort, le Christ passe par les étapes suivantes :

1. Non-vie + non-mort : le statut existentiel divin, au-delà de la vie et de la mort.
2. Vie : la nativité fait de Jésus un humain.
3. Non-vie : l'agonie sur la croix.
4. Mort : la lance plantée, qui confirme la mort, et la mise au tombeau.

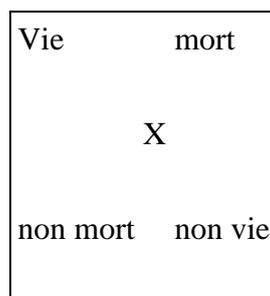
5. Non-mort : le processus de résurrection (est-il instantané ou se déploie-t-il dans le temps ? Dans ce dernier cas, il se trouverait en ellipse : pourquoi, avec quel effet sur le récit ?).
6. Vie : la sortie du tombeau. D'autres interprétations demeurent possibles : la résurrection ramène Jésus à non-vie + non-mort ici même sur Terre, ou elle le fait accéder à une sur-vie, affranchie de la mort : vie + non-mort. Pour simplifier, nous dirons ici que Jésus est dans vie et que ce n'est qu'à travers l'Ascension qu'il retrouve la non-vie + non-mort.
7. Non-vie + non-mort : à partir de l'Ascension

On remarquera que cette description syntaxique a notamment le mérite d'évoquer et de situer des positions théologiques susceptibles de nombreux débats. Ces débats s'interprètent en termes de «conflits» entre classements différents sur un même carré sémiotique. Ainsi, certains soutiennent que Jésus, lors de la mise au tombeau, n'était pas en réalité dans mort mais dans non-vie. Les changements de croyances peuvent être représentés comme un mouvement syntaxique sur le carré en autant qu'on modalise véridictoirement (relativement au vrai/faux) en conséquence chaque position occupée. Ainsi, selon Thomas, Jésus est dans mort et non dans vie, croit-il à tort, jusqu'à ce qu'il touche les plaies de ce dernier.

### **Ce que permet le carré Sémiotique ?**

Le carré sémiotique permet de distinguer la notion d'opposés avec celle d'inverses en y ajoutant une troisième notion : la gradation. L'ensemble (opposés, inverse, gradation) forme un groupe au sens mathématique du terme.

#### Exemple :



#### ou encore :

réussir	échouer
	X
ne pas échouer	ne pas réussir

Ainsi, réussir et ne pas échouer ne sont pas la même chose et peuvent même conduire à des stratégies inverses... : Pour réussir il faut essayer jusqu'à ce qu'on y arrive quel que soit le nombre d'échecs nécessaires auparavant. Pour ne pas échouer, il vaut mieux... ne rien faire.

Si réussir et échouer sont des opposés (tout comme "ne pas réussir" ou "ne pas échouer") ; réussir et "ne pas réussir" sont des inverses (l'un exclus l'autre) Les notions de "ne pas échouer" et de réussir présentent une gradation tout comme les notions d'échouer et de "ne pas réussir".

On peut créer des carrés sémiotiques pour de nombreuses notions opposées, par exemple :

- [Rareté et abondance](#)
- prévisibilité, imprévisibilité
- etc

### COMMENTAIRES :

Le plus simple est de prendre un exemple qui sert dans la vie de tous les jours et qui permet de voir que les distinctions dans les cas simples ne sont pas toujours les mêmes que celles dans les cas complexes :

On distingue souvent réussir et échouer. Si je n'ai qu'une seule chance (par exemple je me lance dans une entreprise une fois seulement) : je vais soit

- échouer (ce qui revient au même ici que de ne pas réussir)
- ou réussir (ce qui revient au même ici que de ne pas échouer)

Mais imaginons que je m'intéresse plus globalement au fait de réussir ou échouer dans la vie : Pour réussir, j'essaie d'entreprendre quelque chose. Si j'échoue, je recommence une nouvelle fois, si j'échoue encore je réessaie tant que je peux jusqu'à temps que je réussisse. Au final si je fini par réussir je pourrais dire que j'ai... réussi. Mais si je n'ai pas le droit d'échouer alors la meilleure stratégie est... de ne rien faire.

Donc contrairement à ce que l'on pense trop souvent intuitivement réussir et ne pas échouer ne sont pas la même chose lorsque l'on veut avoir une vision générale de sa vie. Au contraire :

- Echouer et réussir sont indissociablement liés (lorsque l'on essaie plusieurs fois on a le plus souvent les deux)
- Ne pas réussir et ne pas échouer sont également liés (lorsqu'on ne fait rien...)

Le carré sémiotique permet dans ce cas de distinguer entre réussir quelque chose en particulier ou réussir quelque chose de plus global (par exemple sa vie...). J'ai le sentiment que cela a un immense intérêt (au moins pour ma propre vie ;-)

Pour donner d'autres exemples dans les Sciences Humaines (ou le marketing, l'économie, etc.), j'ai le sentiment qu'il faut pour cela réintroduire la distinction entre simple et complexe (et non pas entre compliqué et simpliste...) dans ces domaines. C'est ce que je tente de faire dans un billet en préparation qui reprend la synthèse de mes billets récents sur la complexité mais en tentant de m'affranchir du vocabulaires spécifique (complexité, carré sémiotique...) pour le rendre plus accessible à des spécialistes de domaines où cette distinction n'est pas assez prise en compte. J'espère que ce billet (un peu difficile à écrire pour le rendre simple ;-)) pourra mieux répondre à votre question d'ici quelques jours.

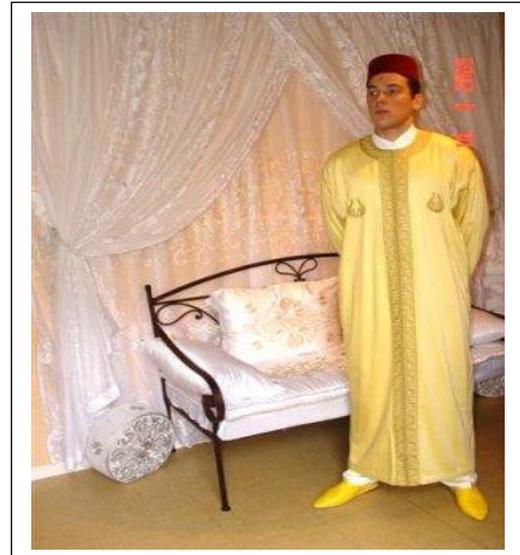
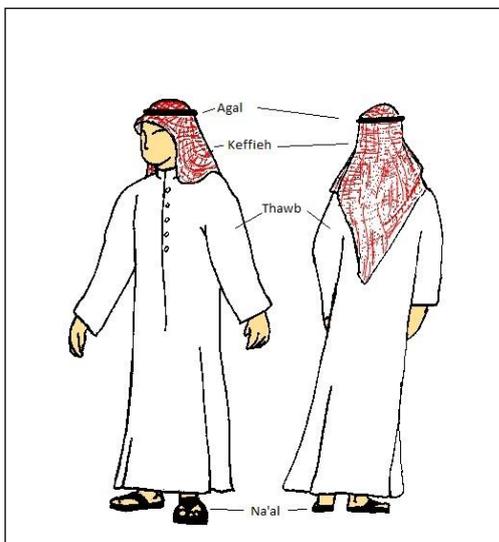
### **Le carré véridictoire :**

**Résumé :** *Dispositif développé par Greimas et Courtés, le carré véridictoire (ou carré de la véridiction) peut être considéré, en simplifiant, comme le carré sémiotique articulant l'opposition être/paraître. Il permet d'étudier le jeu du vrai/faux dans une production sémiotique, en particulier un texte. Les facteurs pris en compte sont les suivants : (1) sujet évaluateur; (2) objet évalué; (3) caractéristique particulière évaluée dans cet objet; (4) modalités véridictaires (vrai : être + paraître, faux : non-être + non-paraître, illusoire : non-*

*être + paraître, secret : être + non-paraître); (5) temps de l'évaluation; (6) transformations ou changement de l'un ou l'autre de ces facteurs. Ainsi, quand un Elvis de cabaret, après son spectacle, rentre dans sa loge et en sort, il passe de paraître + non être Elvis (illusoire) à non paraître + non être Elvis (faux).*

## VI) Sémiologie de l'image

R. Barthes, influencé par la tradition structuraliste de l'époque, parle même d'une grammaire de l'image. Il prétend que telle une phrase, l'image elle aussi peut avoir sa propre structure. Par exemple : en parlant du code vestimentaire (les habits), on a un axe syntagmatique et un axe paradigmatique tout comme la phrase. Prenons ces images :



- Dans la première image, il y a bien ordre de combinaisons des éléments vestimentaires sur l'axe syntagmatique (l'axe des combinaisons). Cet ordre syntagmatique est possible grâce à un axe paradigmatique où on a fait nos choix (on aurait pu choisir un béret basque comme coiffure et la signification de tout le syntagme aurait changé). Ce choix peut également s'opérer au niveau des autres éléments du syntagme (veste, gilet, pantalon, chaussures, etc.) et à chaque fois, on aura une signification différente.

- Entre la première image et la deuxième, on peut très bien distinguer un Anglo-saxon (fort probablement un Britannique) par rapport à un Arabe (Jordanien, Palestiniens, etc.) et pourtant la seule différence est au niveau de la coiffure (chapeau melon vs shmagh).

- Dans la troisième et quatrième image, on a tout changé de manière à avoir un costume traditionnel saoudien (pays du golfe en général) et un costume traditionnel marocain. Mais si on change ne serait-ce qu'un élément (tel que les espadrilles) toute la signification change ; elle peut même prendre un autre sens autre que celui de désigner l'appartenance socio-culturelle (par exemple moquerie, dévalorisation, satire, humour, etc.) comme c'est bien le cas de la cinquième image (image plutôt dévalorisante).

Toutefois, la sémiologie des années 60 trouvera dès son origine, ses détracteurs, comme la plupart des réalisateurs de l'époque mais aussi des théoriciens célèbres comme Jean Mitry (enseignant à l'IDHEC, et à la Sorbonne), pour qui l'image ne peut être réduite à un ensemble de signes organisables comme des mots.

Pour Jean Mitry, dans un récit visuel, l'image est toujours l'image de quelque chose. Il ne peut donc y avoir dans une image filmée de signes visuels arbitraires au sens strict. Si le signe visuel présente un caractère symbolique il n'est pas, comme pour la langue, posé a priori, il l'est de "surcroît".

Rudolf Arnheim (1973) montrera de son côté, toute l'importance de la perception globale dans l'image. Les formes sont aussi des concepts. L'image ne s'accommode pas de la linéarité du langage et la "**pensée visuelle**" n'est pas la somme de ses éléments constitutifs. C'est la perception visuelle qui est sémiotisante. Cela signifie que c'est l'expérience continue du voir qui construit les signes de l'image et non pas, comme pour la langue, à partir d'un assemblage de signes aux significations bien établies (répertoriés dans le dictionnaire).

Par la suite, d'autres travaux théoriques (Groupe  $\mu$ , Roger Odin, etc.) redonneront la place qui revient au spectateur dans la construction du sens.

La sémiologie de l'image et du film dans ses versions originelles (Barthes, Metz ou Eco...) a peu cours aujourd'hui. Elle s'est teintée depuis de pragmatisme : la signification n'est plus considérée comme la mécanique immanente d'une rencontre entre un signifiant et un signifié, mais le produit d'un "donné à voir" et d'une réception contextualisée.

Ni grammaire de l'image, ni codes prédéfinis, mais une **construction spectatorielle** toujours à resituer dans son contexte géographique, historique, économique, social, culturel, etc.

Ainsi donc, si l'image est constituée d'éléments qui sont à la base de la construction du sens, il n'y a pas de liens directs et figés entre chacun des éléments présents dans l'image et les interprétations qu'ils peuvent susciter.

S'il y a des significations communes que nous partageons avec nos semblables devant telle ou telle image, cela n'est pas porté par l'image elle-même mais par seul fait que nous possédons une culture commune à un moment donné dans un contexte donné. Partant de cette évidence, il faut alors admettre que d'autres puissent avoir une interprétation, une sensibilité, une appropriation différentes des images.

Les différents niveaux possibles d'interprétation sont alors tributaires du savoir, de la culture visuelle et artistique, de la pratique imageante. C'est-à-dire de ses interprétants.

La qualité esthétique ou langagière ou sensible d'une image est une **co-construction** complexe qui se joue entre l'auteur, l'image et son spectateur.

## **Une grille d'analyse d'image (L. Gervereau, 2000)**

*D. Bounie, Polytech'Lille – IAAL, Sémiologie de l'image*

### **1ère phase : description**

#### ***Technique***

- nom de l'émetteur ou des émetteurs
- mode d'identification des émetteurs,
- date de production,
- type de support et technique,
- format,
- localisation.

#### ***Stylistique***

- nombre de couleurs et estimation des surfaces et de la prédominance,
- volume et intentionnalité du volume,
- organisation iconique (quelles sont les lignes directrices ?)

#### ***Thématique***

- quel titre et quel rapport texte-image,
- inventaire des éléments représentés,
- quels symboles,
- quelles thématiques d'ensemble ? (quel sens premier ?)

### **2ème phase : Etude du contexte**

#### ***Contexte en amont***

- de quel « bain » technique, stylistique, thématique, est issue cette image ?
- qui l'a réalisée et quel rapport avec son histoire personnelle ?
- qui l'a commanditée et quel rapport avec l'histoire de la société du moment ?

#### ***Contexte en aval***

- l'image connut-elle une diffusion contemporaine du moment de sa production ou une (des) diffusion(s) ultérieures ?
- quelles mesures ou témoignages avons-nous de son mode de réception à travers le temps ?

### **3ème phase : Interprétation**

#### *Significations initiales, significations ultérieures*

- le ou les créateurs de l'image ont-ils suggéré une interprétation différente de son titre, de son légendage, de son sens premier ?
- quelles analyses contemporaines de son temps de production pouvons-nous retrouver ?
- quelles analyses postérieures ?

#### *Bilan et appréciations personnelles*

- en fonction des éléments forts relevés dans la description, l'étude du contexte, l'inventaire d'interprétations étagées dans le temps, quel bilan général en déduisons-nous ?
- comment regardons-nous cette image aujourd'hui ?
- quelle appréciation subjective tenant à notre goût individuel – annoncée comme telle - pouvons-nous en donner ?

#### **Quoi ?** Produit • marchandise

- service

#### **Qui ?** Concepteur

##### Commanditaire

- agence de publicité
- publicitaire
- client
- annonceur
- entreprise

#### **Pour qui ?** Cible • quel produit et pour qui ?

- quel consommateur ?
- qui est l'acheteur ?
- qui veut-on viser, toucher ?

#### **Comment ?** Iconographie • personnages

- objets

##### Inscriptions • texte

- slogan
- accroche
- argumentaire

- message
- marque, nom
- logo
- jeu de mots
- paradoxe
- humour
- Provocation

Techniques •couleurs, sons, odeurs

- photo, dessin, image,  
montage, collage
- distribution dans l'espace
- typographie

Référents •atmosphère

- lieu et temps
- symboles, mythologies
- clichés, stéréotypes

**Où ?** Supports et  
médias

- radio, télévision, presse
- affiches
- panneaux lumineux
- distribution



## Références bibliographiques

- ARNHEIM Rudolf (1973), *Vers une psychologie de l'art*, Paris, Seghers.
- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1964), « Rhétorique de l'image » in *Communications*, n° 4.
- BARTHES, Roland (1985), *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil.
- BENVENISTE, Emile (1969) « sémiologie de la langue » in *Problèmes de linguistique générale*, t. II. Paris, Gallimard.
- DE SAUSSURE, Ferdinand (1972), *Cours de linguistique générale*, Paris, Seuil.
- ECO, U. (1988) [1971], *Le signe*, Bruxelles, Labor.
- ECO, Umberto (1988), *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF.
- ECO, Umberto (1992), *La production des signes*, Paris, librairie générale française.
- GREIMAS Algirdas Julien (1966). *Sémantique structurale*. Paris: Larousse.
- GREIMAS Algirdas Julien et Courtés Joseph (1979), *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HEBERT, L. (2001), *Introduction à la sémantique des textes*, Paris, Honoré Champion
- JAKOBSON, R. (1963 et 1973), *Essais de linguistique générale*, vol. I et II, Paris, Minit.
- RASTIER, F. (1987) [1996.], *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- RASTIER, F. (1989), *Sens et textualité*, Paris, Hachette.

## Articles

- Lucie Guillemette et Josiane Cossette (2006), « Le processus sémiotique et la classification des signes », dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski

(Québec), <http://www.signosemio.com/eco/processus-semiotique-et-classification-des-signes.asp>.

Dirk de Geest (2003), « La sémiotique narrative de A.J. Greimas(traduction du néerlandais par Jan Baetens) »,in Online Magazine of the Visual Narrative.

Gervereau L. (2000) D. Bounie, Polytech'Lille – IAAL, Sémiologie de l'image